

Avis aux abonnés

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 1

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215282>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Étranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 3 janvier 1920. — CHEZ NOUS : La foire (Jean des Sapins). — LO VILHIO DÈVESÀ : Ha dou tzin (Luni dou Pra d'amon). — L'amour est un doux maître. — A propos d'échanges. — Impressions parlementaires (R. Molles). — Instruction civique (Oclae D.). — Le Noël de la Japonaise (D. Mon). — Jules Cornu et le Valais (M. Gabbud). — LE FEUILLETON : La Fée aux miettes (Ch. Nodier), suite.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous attirons l'attention de nos abonnés, lecteurs et correspondants sur les changements d'adresses indiqués dans le titre de ce numéro :

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à MM. J. MONNET (p. adr. MM. Monnet & Cie, Louve 10) et V. FAVRAT (L'Outze, Béthusy).

Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé à MM. PACHE-VARIDEL & BRON, Pré-du-Marché, chez qui s'imprime le « Conteur » depuis le 1er janvier 1920.



LA FOIRE

CHACQUE année, pendant la saison d'automne, il y a une foire au chef-lieu du district.

La petite ville moyen-âgeuse qui sommeille paisiblement sur sa colline, au pied du donjon, à l'abri derrière les vieux remparts — seuls témoins de son glorieux passé — s'anime ce jour-là. Au-delà des tilleuls jaunés par l'automne, c'est un va-et-vient continu sur la grande place et dans les rues basses.

Depuis longtemps, les vendanges sont finies; depuis longtemps, on a rentré les dernières récoltes, et, malgré le temps maussade, malgré la neige toute proche, on s'en va à la foire. On y vient de partout. On vient des communes voisines, des hameaux reculés et des villages montagnards. On vient vendre une vache, un veau ou un cochon. On achète aussi; on achète beaucoup de choses et, de retour au village, on constate que les paniers sont bourrés de provisions et le gousset plein d'argent. Et quand on n'a rien à vendre ni à acheter, on y vient pour boire, pour rire et s'amuser parce que c'est une belle foire.

* * *

De grand matin, les rues s'animent. Tout près de la grande route, sur la place un peu inclinée entre deux rangées de platanes, les belles vaches sont là, alignées dans un ordre impeccable. Malgré qu'on les a solidement attachées aux barres de fer qui courent en longues lignes parallèles sur le champ de foire, quelques-unes s'agitent, remuent, lancent des coups de cornes à gauche et à droite, tandis que les marchands aux grandes blouses bleues s'approchent, se reculent, examinent et discutent. D'autres, qui ne sont pas d'humeur méchante, restent immobiles, la tête penchée en avant. Ce sont les résignées; elles vont docilement, elles se laissent conduire n'importe où, indifférentes au sort qui les

attend. Et puis il y a les bœufs nonchalants, qui allongent le museau, flairant le maquignon au passage; et il y a encore deux ou trois taureaux, lourds et trapus, au poil frisé, aux petites cornes pointues et à l'œil mauvais.

A l'autre bout de la place, voici les chèvres; presque toutes ont la robe blanche; véritables chèvres du Gessenay égarées dans la plaine et qui semblent avoir la nostalgie des pâturages et des rochers. De temps à autre, elles poussent un bêlement sinistre qui meurt comme une plainte et auquel répond le meuglement d'une vache qu'on bouscule, ou bien les cris aigus d'un petit porc, tout rose, qu'un homme porte dans ses bras comme un enfant.

C'est ainsi dans toutes les foires: il y a des échoppes tout le long de la rue. Les vendeurs vêtus d'une grande blouse de toile écarlate vantent leur marchandise, cependant que, plus discrets, les négociants de la ville, sur le seuil de leur magasin, attendent vainement le client qui veut faire le tour de la foire et qui sûrement ne viendra pas, ayant dépensé tout son argent.

* * *

Partout, c'est un grouillement de monde. Par-ci, par-là, des chars-à-bancs font un bruit de tonnerre quand ils roulent sur les pavés inégaux des vieilles rues. L'homme est tout seul, il conduit son cheval; il va droit devant soi. Sa blouse bleue semble lui faire un dos rond et son cou disparaît dans un grand foulard, tandis qu'un chapeau de feutre lui descend jusqu'au milieu du front. A l'arrière du char, dans une cage en bois munie de solides barreaux de fer, on voit un porc énorme qui remue la tête et agite ses oreilles pendantes.

Il y a surtout des gens à pied. Il y a des hommes et des femmes, des vieux et des vieilles, des garçons à gros souliers ferrés qui vont, les mains aux poches, le cigare à la bouche, et des filles qui s'arrêtent devant tous les étalages où l'on voit briller des rubans multicolores.

Quand on a vendu, quand on a acheté, quand on a fait un bon ou un mauvais marché, on s'en va à la pinte. A chaque instant la porte s'ouvre puis se referme. Derrière les rideaux de toile écarlate on entend des bruits de voix, des disputes et des rires. Un poing tombe lourdement sur la table faisant ressortir tous les verres tandis que le patron en tablier vert, calotte de velours et pantoufles brodées va et vient apportant les litres où le vin brille. Au moment où vous entrez, une âcre odeur vous prend à la gorge et la fumée monte incessamment vers le plafond où s'attardent les dernières mouches.

Tous ces hommes qui crient, gesticulent, discutent, boivent, rient et comptent de l'argent sont des marchands, des paysans ou des curieux venus à la foire pour vendre leur bétail. Qu'ils aient réalisé un beau bénéfice ou fait une perte sensible, ils n'en reprennent pas moins, au premier jour, leurs occupations habituelles. Aujourd'hui, c'est jour de trêve et ils donnent libre cours à la gaîté qui les anime car le vin nouveau a bon goût. Ils ont d'épaisses moustaches embroussaillées. Ils ont les cheveux collés aux tempes ou sur le front. Les uns — les jeunes surtout — sont rasés de frais, tandis que les vieux portent la barbe en pointe ou en éventail. Ils tiennent dans leurs mains des bâtons noueux, d'où pend, vers le haut, une petite lanterne de cuir.

Ils forment des groupes de deux, de trois ou de quatre. Les pieds remuent; on entend le bruit des tabourets que l'on recule violemment. Les coudes sur la table, ils racontent des histoires; ils rient, ricanent ou se plaignent d'avoir été volés.

* * *

A mesure que le soir descend — un beau soir d'arrière automne tout rouge à l'horizon — les rues, pleines de monde tout à l'heure, se vident lentement. La foire est finie. Alors, les uns après les autres, on voit les paysans atteler le cheval au char à bânes. Et sur les routes de campagne c'est une suite de chars, filant dans toutes les directions; le bruit que fait la grelottière réveille les échos des forêts silencieuses. Cependant, les vendeurs ferment leurs échoppes et emballent la marchandise. De plus en plus, les cafés se remplissent de monde.

Dans le calme du soir, les vieux remparts semblent grandir dans le silence qui reprend possession de l'étendue et, quand un mince croissant de lune monte à l'horizon, ils se découpent mieux sur le ciel tandis que leurs ombres envahissent la colline. Un homme passe sur le chemin de ronde, monte la ruellée en pente, passe devant la poterne et disparaît. Tout là-haut, la vieille tour carrée, flanquée de ses quatre tourelles, dresse sa masse sombre et laisse tomber, une à une, les heures qui s'égrènent lentement sur les toits.

La foire est finie. Alors de nouveau la vieille ville, qui reçut au temps jadis des ducs et des princes et qui vit un jour le Téméraire suivi de sa brillante escorte, se remet à rêver du glorieux passé.

JEAN DES SAPINS.



HA DOU TZIN

(Patois de la Gruyère.)

DJAN à Chupliâ et Djan à Chubré iran dou vejin que ch'akordâvan mô et ke vékechan kemin tzin et tza. Iran ti dou di viljo dzoune ke n'avan djémé oujâ intrèprendre ouna féna et ha chouârta dè j'in kupilyo vianon chiâ dèlèna po fourni; ma kan mimo pâ atan tié — Lè tè, Chubré, ke l'â tiâ mon tzin ?

Djan à Chubré vuerdâvé on mache dè dzeniliè et pliantâvé chon kurtiliâdzo. Djan à Chupliâ irè le plie gran brakoniè ke la tèra portâvé et vékechè on bokon dè to. On dzuè, Fino, chon tzin, chin va vé le vejin et li lyète ouna dè chè dzeniliè. Djan à Chubré prin ouna drèthau et à chubré, lè le ka dè le dere, rolyé chu le tzin, ke na pâ rè teri on chochio. Djan à Chupliâ ch'amènè lè légremè i j'ie in viyin chon bi Fino èthindu et di : lè viljé filjé. Ne m'in parlâdè pâ !

— Vuè, lè mè, fâ chliche, et ti lè kou ke révindrè n'in fari atan !

LUVI DOU PRA D'AMON.

(La Gruyère.)